



## 3. Gustave Flaubert en toutes lettres. Le voyage en Orient

Jean-Marie André

[jeanmarieandre.com](http://jeanmarieandre.com)

*Un voyage en Orient était à cette date une grande chose : là où Chateaubriand ira bientôt en cavalier et en gentilhomme, Byron en grand seigneur, Lamartine en émir et en prince...*

Sainte-Beuve

### Les préparatifs

#### Choisir un factotum

Flaubert s'y lance, en écrivant le 5 mai 1849, à son oncle Parain au sujet de Leclerc, son garde chasse. « Nous avons calculé que nos moyens nous permettaient très largement d'avoir un domestique, chose à peu près indispensable. Il nous faut un gars solide, au moral comme au physique, habitué à la fatigue, sachant manier un fusil, intelligent et vif ». Le cahier des charges proposé par Flaubert est d'une précision extrême !

« Il nous accompagnera partout, ne nous quittera pas et nous obéira ponctuellement. 1) Il aura, soir et matin, lorsque nous serons en route à faire et à défaire notre tente... ; 2) Il aura soin de nos armes, les nettoyer, ainsi que la surveillance de nos chevaux et de nos bagages... ; 3) Il brossera nos habits et nos bottes et nous fera la cuisine ce qui se bornera à faire cuire de la viande ou des œufs, à vider une volaille, à plumer du gibier... ; 4) Il portera le costume que jugerons convenable de lui donner... ».

« Pour sa gouverne il faut qu'il sache : 1) Qu'il peut y avoir du danger de diverses natures : privation de choses nécessaires, chaleur excessive, mauvaise nourriture bien souvent, maladies, coup de fusil, mal de mer... ; 2) Il sera privé, ou à peu près, complètement de femelles, sous peine, s'il voulait s'en passer la fantaisie, de se faire couper la gorge et à nous aussi ; 3) Il n'aura plus ni vin, ni eau de vie, mais du café plusieurs fois par jour et du tabac tant qu'il en voudra... ».

« Du reste il ira à cheval comme nous, sera armé de pied en cap et aura du gibier à tuer... D'ici là, qu'il s'exerce à monter à cheval et à tirer... Qu'il apprenne même à faire la barbe s'il peut ; ce ne sera pas inutile... ».

« Pour ce qui est de ses gages, nous serons partis de quinze à dix-huit mois au plus. Nous le prendrions à notre service le 1<sup>er</sup> septembre prochain et au retour nous lui compterions 1 500 francs [6 750 €]. Qu'il réfléchisse. Il y a aura du hasard, de l'aventure, beaucoup de fatigue, un peu de péril, et considérablement de choses cocasses et nouvelles pour lui... ».

Le 18 mai, Flaubert ne comprit point la réponse de ce jeune homme lui demandant d'intercéder auprès de son oncle pour être repris comme garde chasse ! Heureusement, Du Camp propose d'emmener Sasseti, son valet de chambre « déniché je ne sais où, un gars superbe, un Corse, un ancien dragon de cavalerie, qui a déjà été en Égypte et paraît d'après ce qu'il m'écrit, un drôle roué »... Après réflexion commune, ce fut Sasseti ! [1].

#### Trouver l'argent et les impédimentas

Du Camp attendait un héritage qui n'arriva jamais. La mère de Gustave Flaubert assura une partie du financement, 6 000 francs pour les préparatifs, 10 000 au moment du départ puis trois envois de 6 000, 3 000 et 2 000 francs en cours de voyage. A cette somme, elle ajouta 500 francs pour les frais d'expédition de bagages et de douanes au retour. Soit 27 500 francs (123 000 €) au total pour cette mère morte d'inquiétude pour son fils !



Du Camp procéda aux achats d'équipements : vêtements, bottes, selles et accessoires d'équitation, matériel de cuisine, produits pharmaceutiques, d'une grande tente pour dormir et d'une petite tente devant servir de chambre noire pour la photographie. Il fit réviser les pistolets et établir les documents officiels. Le ministère des Affaires étrangères leur délivra un passeport unique, établissant qu'ils étaient « chargés d'une mission » par les ministères de l'Instruction publique et du Commerce. En sollicitant cette affectation, il avait bien précisé qu'ils finançaient eux-mêmes leur voyage mais « qu'un titre officiel, indispensable pour parcourir efficacement et sans danger les pays qu'ils comptaient visiter » leur serait utile pour un premier voyage. Il lui fut confié, par arrêté, la mission scientifique et culturelle « d'explorer les antiquités, recueillir les traditions, relever les inscriptions et les sculptures ». Du Camp avait de plus, avec son entregent légendaire, fait part à la tribune de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres qu'il emportait un appareil photographique pour « recueillir sur la route à l'aide de ce moyen merveilleux de reproduction, les vues des monuments et les copies d'inscriptions ». Le procès-verbal de séance rappelle que « L'assistance de ce nouvel appareil, habile, prompt et toujours scrupuleusement fidèle, peut donner aux résultats du voyage de M. du Camp un caractère particulier et une grande importance » [2]. Du Camp en profite pour se faire donner quelques leçons de photographie avant son départ ! Il fut ainsi le premier à saisir le Proche-Orient de manière superbe. Pour Flaubert, le ministère de l'Agriculture et du Commerce eut une mission très importante, non culturelle certes... mais commerciale ! En effet, le Bureau des Faits Commerciaux qui s'intéressait à la Perse et à la Turquie, ne les avaient jamais encore sérieusement prospectées d'un point de vue commercial. Flaubert partit avec le questionnaire mais n'alla pas jusque le remplir !

## Le Départ enfin...

Le 24 octobre 1849, Flaubert part à Nogent retrouver sa mère pendant quelques jours avant son départ. Elle y demeurera pendant le temps de cette expédition. Sa mère pleure. Lui, hésite toujours à partir. Il lui promet de revenir immédiatement si quelque chose lui arrivait. Sa grande peur étant de ne plus la revoir vivante. Au moment de le voir partir, sa mère pousse un cri déchirant « comme si on conduisait son fils à l'échafaud ». Cri lui rappelant celui qu'il avait entendu lors de la mort de son père. Louise Colet, à Paris, fulmine de le savoir sur le départ. « Il va partir pour l'Orient dans peu de jours peut-être !... Il partira sans me voir, sans m'écrire ! Inexplicable cœur ! Le mien voudrait cesser de battre et de sentir [2] ! Flaubert, le 28 octobre dans le train le conduisant de Nogent à Paris, est sur le point de renoncer. Mais au cours du souper d'adieu prévu en compagnie de ses amis Bouilhet, Du Camp et Théophile Gautier dont le rêve, depuis la publication de son *Roman de la Momie* est de partir en Égypte. Mais Flaubert change d'avis et la fête s'achève en maison close ! Puis, ce furent quatre jours de diligence pour rejoindre Marseille faute de ligne ferroviaire Paris-Marseille opérationnelle à cette époque. A Marseille, Flaubert repasse rue de la Darse mais l'hôtel de Richelieu est toujours fermé ! [3]. Ils embarquent le 4 novembre 1849 à bord du navire baptisé *Le Nil*. A l'instar de Montaigne, sait-il ce qu'il fuit sans savoir ce qu'il cherche ?

## La traversée...

« Nous venons d'arriver à Malte... et le bateau est à l'ancre dans le port », écrit-il à sa mère dans la nuit du 7 au 8 novembre 1849. « Nous repartons demain à 1 heure après avoir pris du charbon ».

« Sais-tu une chose, pauvre vieille, une chose superbe ? C'est que je n'ai pas le mal de mer. Non pas du tout (sauf la première demi-heure). J'ai été un des plus gaillards si ce n'est le plus gaillard des passagers. Me voilà amariné et capable de faire le tour du monde sans cuvette ». Pour Flaubert, ce fut « promenades sur le pont, dîners avec l'état-major, stations sur la passerelle [...] dans des attitudes à la Jean-Bart, la casquette sur le côté et le cigare au bec ». Toujours modeste, Flaubert ajoute : « je ne sais pas ce que j'ai, mais je suis adoré à bord. Ces messieurs m'appellent papa Flaubert, tant, à ce qu'il paraît, ma boule est avantageuse sur l'élément humide. Il y a le second du bord [...] qui s'est pris de passion pour moi et qui a été attendri hier en me quittant. C'est drôle comme je plais aux natures brutales ». « Nous avons à bord deux jeunes gens dont l'un a déjà fait notre voyage. Selon lui, rien n'est plus aisé. C'est un ancien élève de l'École Polytechnique, très riche [...] qui se dirige vers Suez pour gagner Ceylan et faire un petit voyage de 4 ans dans l'Inde, uniquement pour son agrément. La traversée seule lui coûte 7 mille francs. Sur notre bâtiment, tout le monde est ami intime. On cause, on parlotte, on blague. Les messieurs font des politesses aux dames. On dégoûille l'un devant l'autre et le matin, on se revoit avec des figures de déterrés qui rient les unes des autres. Une des plus comiques est celle de Maxime [Du Camp] qui ne croyait pas être malade, le pauvre garçon, et m'avait recommandé au médecin. Quant au jeune Sassetti,



il fait le crâne, mais n'est pas plus solide que son maître ». Il ajoute : « Si tu veux connaître Malte, lis dans le volume de Maxime ce qu'il en dit, c'est fort exact ».

Après avoir séjourné à Malte 24 heures à cause du mauvais temps passager, la traversée fut agréable. Il écrivit à sa mère, « Sais-tu, pauvre vieille, que nous sommes déjà à 800 lieues l'un de l'autre et que la partie la plus triste, et la plus pénible du voyage est passée ».

## Alexandrie

« Quand nous avons été à 2 heures du rivage d'Égypte, je suis monté avec le chef de la timonerie sur l'avant et j'ai aperçu le sérail d'Abba-Pacha [le vice-roi d'Égypte et petit fils de Méhémet-Ali], comme un dôme noir sur le bleu de la mer. Le soleil tapait dessus. J'ai aperçu l'orient à travers, ou plutôt dans une grande lumière d'argent fondue sur la mer. Bientôt, le rivage s'est dessiné et la première chose que nous avons vue à terre c'est deux chameaux conduits par un chamelier, puis tout le long du quai, de braves Arabes qui pêchaient à la ligne, de l'air le plus pacifique du monde. Pour débarquer, ç'a été le tintamarre le plus étourdissant du monde, des nègres, des négresses, des chameaux, des turbans, des coups de bâton administrés de droite et de gauche avec intonations gutturales à déchirer les oreilles. Je me foutais une ventrée de couleurs, comme un âne s'emplit d'avoine ; le bâton joue un grand rôle ici, tout ce qui porte un habit propre rosse ce qui porte un habit sale ou plutôt ce qui n'a pas d'habit ; quand je dis habit, c'est culotte qu'il faudrait. On voit quantité de Messieurs vaquer de par les rues rien qu'avec une chemise et une longue pipe. Hormis les femmes de la plus basse classe, toutes sont voilées, avec des ornements sur le nez qui pendent et ballotent comme au frontal des chevaux. En revanche, si l'on ne voit pas leur figure, on leur voit à toutes la poitrine. En changeant de pays, la pudeur change de place, comme un voyageur embêté qui se met tantôt sur l'impériale, tantôt dans la rotonde... »

Alexandrie est presque un pays européen, tant il y a d'Européens. Nous sommes, à la table d'hôte de notre seul hôtel, une trentaine. Tout est plein d'Anglais, d'Italiens, etc. Nous allons doucement [...] vivant sobrement et couverts de flanelle des pieds à la tête, quoiqu'il fasse 30 degrés de chaleur dans les appartements. Ce n'est du reste nullement incommodant, à cause de la brise de mer [...]. Ce matin nous avons vu les aiguilles de Cléopâtre, ces deux grandes obélisques sur le bord de mer, la colonne de Pompée, les catacombes et les bains de Cléopâtre ».



SourceGallica.bnf.fr 1



Avec leur lettre d'introduction, Flaubert et Maxime du Camp rendirent visite à « Soliman-Pacha, l'homme le plus puissant d'Égypte, le vainqueur de Nézim, la terre de Constantinople, qui se trouvait par hasard à Alexandrie au lieu d'être au Caire ». Ils furent *admirablement* reçus. Des lettres d'ordre pour tous les gouverneurs de l'Égypte leur furent remises. Des soldats furent mis à leur disposition pour les accompagner et écarter la foule quand Maxime du Camp prendrait ses photographies. Il restait à Flaubert de rassurer sa mère sur le problème des ophtalmies. « D'abord il n'y a que ceux de la *plus vile condition* qui en sont atteints, ensuite le jeune docteur Willemin, en Égypte depuis cinq ans, n'en avait jamais vu un seul cas sur un homme aisé ni sur un Européen... Flaubert s'inquiète surtout d'avoir grossi et de devoir faire élargir ses deux pantalons « pour que son ventre puisse y entrer ».

« Demain nous partons pour Rosette. Écris-moi au Caire ».

## À suivre...

### Quelques références

1. Flaubert G. Correspondance Tome I. Bibliothèque de la Pléiade, p 504-530.
2. Herbert R. Lottman. Gustave Flaubert. 1989. Ed. Fayard, p 138-144.
3. André JM. Hegel en toutes lettres. Hegel 2016;6:313-16.